

Moralisante ou moralisée? Politisante ou politisée?

Education traditionnelle en Chine

XING Kechao[□]

L'histoire, durable et continue, est dessinée pas forcément par ce qu' on écrit, mais plutôt par ce qu'on fait. Pour mieux connaître ce qui se passe en Chine dans le domaine de l'éducation, il faut remonter dans le passé et l'analyser à travers les faits sociaux.

Quelques caractères révélateurs

Selon Confucius, penseur et éducateur chinois le plus grand dans son histoire et le plus connu du monde, dont l'influence se présente partout encore aujourd'hui en Chine comme à l'étranger, la première vérité entrevue par les ancêtres, c'est qu'il y a une morale. Les hommes de peu n'agissent que par intérêt qui n'a que trop de prise sur leur âme vulgaire, tandis que les hommes supérieurs ont pour mobile de leur conduite le devoir. L'intérêt, assurément non condamnable en soi, doit pourtant être sacrifié chaque fois qu'il est en conflit avec le devoir. La morale, si absolue qu'on ne peut pas négliger même un instant, se trouve en l'homme lui-même. Parce que d'après l'idée chinoise dominante, la nature humaine, bonne à l'origine, se pervertit sous l'influence des passions. Mais on peut toujours retrouver en soi le type idéal. Le sage travaille donc sans cesse à se connaître et, quand il y est parvenu, son devoir lui paraît clair et net. Ce qui n'est pas loin, nous paraît-il, de l'idée socratique et platonicienne. Une des approches intéressantes d'aborder le problèmes est de, comme le font souvent des chercheurs tant chinois qu'étrangers, analyser des caractères chinois en les décomposant.

_, qui signifie « Bonne foi », est écrit en joignant l'image de l'homme (亻, à gauche) et celle de la parole (言, à droite): ce qui est digne de foi, c'est la parole de l'homme, il n'est même pas besoin que cette dernière soit rendue plus solennelle par écrit, car le papier serait un chiffon si l'on ne le respecte pas. « On peut encore enlever une tache

[□] Professeur, vice-directeur de l'Institut des Langues étrangères de l'Université normale La Capitale (Beijing, Chine), auteur de nombreux travaux sur l'éducation en Chine pour les étrangers et l'éducation à l'étranger pour les Chinois.

dans un jade blanc, mais il n'y a rien à faire pour une tache dans la parole », écrit-on dans Shijing, un des classiques chinois.

_, 仁 justice, vertu sociale par excellence en Chine depuis toujours, a une structure verticale dont la partie supérieure est 羊, le mouton, symbole et partie immanquable de presque tout ce qui est bon (仁) et beau (仁); 人, l'homme avec deux autres à côté de lui, dont le sens est plus difficile à expliquer en français, pourrait signifier « l'humanité », ou, en d'autres termes, « la manière dont se manifeste dans la conduite la vertu d'humanisme, soit ce que l'homme se doit à lui-même précisément parce qu'il est homme ». Inséparables l'un de l'autre, ce sont les principes suprêmes dans les relations d'homme à homme ou de peuple à peuple. « Ce que vous ne voulez pas qu'on vous fasse à vous-même, ne le faites pas à autrui », « C'est par la justice qu'il faut répondre au mal; on rendra le bien pour le bien », dit Confucius dans Lunyu, ses Entretiens mémorables.

_, 孝 piété filiale, également de composition verticale dans laquelle on voit le fils (子) soutenant avec respect (en dessous) les parents (父). C'est la base de la famille, de la société et donc de tout. Quant à son élargissement dans un cadre social et national, 忠, la fidélité au souverain et à la patrie, c'est une présentation par le respect au fond du cœur (心), pour désigner le rapport entre le fils et ses parents, entre les membres vivants d'une famille et leurs ancêtres, entre le peuple et le souverain, finalement entre le souverain et le ciel.

Toutes ces vertus, préconisées et encouragées parmi d'autres, constituent depuis l'antiquité le cadre moral pour les Chinois en général, pour ses élites en particulier.

_, 兵 guerre, se résout en deux signes élémentaires, dont l'un, celui à droite, représente une lance (戈), l'autre, bien sûr un peu déformé, un pied au repos. Qu'est-ce à dire? C'est que la guerre ne doit pas être entreprise par ambition, elle, châtement juste infligé à des coupables, a pour objet de rétablir la paix détruite par les fauteurs de troubles. Ce qui donne une signification beaucoup plus politique que morale.

Des moyens originaux

Du fait que la littérature est le moyen par excellence de développer la moralité du peuple, le confucianisme, beaucoup plus conscient que d'autres, tient à la liaison directe entre l'instruction, avec son public très nombreux et sa force d'inculcation très grande, et la vertu. Aussi est-ce un axiome et un principe pour les autorités chinoises,

de l'empereur aux fonctionnaires qui ont à l'égard de leurs administrés un double devoir: les nourrir (yang) et instruire (jiao); les plus instruits qui ont le mieux compris les leçons des anciens, se voyaient naturellement confiés de la tâche d'instruire les autres et de les gouverner. «Le souverain doit, pour bien gouverner et rendre civilisé le peuple, éduquer toute la nation», dit-on dans «De l'éducation» (Xueji), le premier traité chinois en la matière dont on ne connaît pas l'auteur. Il faudrait, pour bien interpréter ladite liaison, citer entre autre quelques moyens originaux qu'on a utilisé traditionnellement en Chine.

Sélectionner et unifier le contenu de l'enseignement

Depuis la haute antiquité jusqu'à la première dynastie, celle des Qin (221 avant J.-C.), surtout pendant la période «Le Printemps et l'Automne» temps de Confucius et «Les Royaumes combattants», celle qui l'a suivie, soit entre 770 avant J.-C. et la fondation des Qin, c'était le premier essor idéologique et scientifique chinois qu'on qualifie dans l'histoire «Cent écoles rivalisent» où presque toutes les écoles de pensée chinoises importantes peuvent trouver leur origine, confucianisme, taoïsme, moïanisme, légisme...

Sachant bien, parmi les premiers, la force morale et politique de la littérature – au sens large du terme – dans la construction et/ou destruction de la société, Qinshihuangdi, le premier empereur de la première dynastie de Chine, voulant construire un nouvel ordre social après avoir supprimé la féodalité et tous les seigneurs en guerre perpétuelle depuis très longtemps, pris de puissantes mesures, pourtant vainement, y compris faire disparaître les livres anciens et les intellectuels dissidents, de peur qu'on en invoquât l'autorité contre sa domination.

Néanmoins, peu après sa mort suivie de très près par la fin de la dynastie (207 avant J.-C.), et en plus avec le soutien et la propagande ultérieure de la Dynastie des Hans (206 avant J.-C. - 8), ces ouvrages sont devenus, par leur adaptation à la société et une automatique réaction sociale, canoniques, classiques et dans toute la force du mot, sacrés, pour être considérés comme la source unique et suffisante de la moralité. Toute tentative de les mettre en doute serait vue comme impie. Ce qui a changé, c'est que seul le confucianisme restait sur la scène alors que les autres écoles de pensée ont été oubliées, rejetées même réprimées. On n'enseignait et apprenait dès lors que ces livres classiques du confucianisme dont le commentaire et l'explication constituaient à la fois l'unique moyen de toute école ainsi que de tout apprentissage et leur ultime objet.

Les autorités en encourageaient moralement et matériellement la diffusion, en ajoutant quelquefois, sinon souvent leurs propres idées ou en choisissant au moins les commentaires et explications qui leur convenaient. Ces oeuvres sont donc devenues finalement le pilier idéologique et spirituel du gouvernement et leur publication et distribution un travail important des autorités ainsi qu'un critère pour les évaluer.

Systématiser la formation par la création du concours

Philosophie politique pratique, le confucianisme préconise l'insertion et l'intégration de l'individu à la société, d'où la justice, la probité, le patriotisme, l'abnégation, la frugalité, l'amitié... Dans les huit étapes de s'instruire (connaître les choses, procurer les savoirs, sincériser les idées, purifier les désirs, se perfectionner moralement, aménager le foyer, gérer le pays et gouverner le monde, épitémologie, politique et vertu toutes mélangées, se révèlent distinctement les moyens (les cinq premières) et l'ultime objet (les trois dernières) de tous ceux qui apprenaient. On disait d'une part « Étudier sans écouter ce qui se passe dehors », et d'autre part qu'« Il y a sûrement dans les livres la maison en or, la beauté... ». L'éducation en Chine revêt depuis très longtemps d'une couleur utilitariste de la part aussi bien de l'autorité, que de l'individu.

La création du Keju, concours de sélection des fonctionnaires en 587 (la Dynastie des Sui), constituait évidemment un progrès historique par rapport au système de proposition considérant plutôt l'origine sociale des candidats. Depuis, c'est le concours qui dirigeait, même après son abolition officielle en 1902, le cursus des étudiants ainsi que leur méthode d'apprentissage et devenait de plus en plus rigide dans la forme et vide dans le contenu, pour parvenir finalement à exiger obligatoirement le Baguwen, dissertation à huit parties. Quant aux gouvernements, ils investissaient le sujet des épreuves chaque jour davantage du caractère politique et moral. A ainsi accompli de part et d'autre le parcours de politisation et de moralisation.

Le concours avait lieu normalement tous les trois ans sur le niveau local, provincial et national correspondant respectivement, d'après certains sinologues français et non sans raison, au baccalauréat, à la licence et au doctorat - les titulaires du dernier deviendraient fonctionnaires suppléants - l'itinéraire pour l'écrasante majorité des hommes politiques chinois de l'ancienne société. Le concours de doctorat durait neuf jours divisés en trois périodes de trois jours. Pendant la première période, les

candidats faisaient trois dissertations sur des sujets empruntés de Sishu, les Quatre traités classiques les plus importants du confucianisme. Ceux de l'année 1889 pourraient être cités comme exemple¹.

Le premier est pris dans les Entretiens mémorables de Confucius (Lunyu) 子曰：「『Suivez le calendrier de la Dynastie des Xia; servez-vous du char officiel des Yin; portez le bonnet de cérémonie des Zhou; prenez pour musique celle de Shun.』」 Le thème à développer est ici l'imitation de l'antiquité pratiquée avec éclectisme. Le second est emprunté au traité du Juste Milieu (Zhongyong) 子曰：「『C'est par ses qualités personnelles qu'un souverain fait son choix d'hommes; c'est par la raison qu'il perfectionne ses qualités personnelles.』」 Le troisième est tiré de Mencius: 孟子曰：「『Si vous ne créez pas un échange de productions et de services, de façon que les surplus de l'un supplée à ce qui manque à l'autre, alors les laboureurs auront trop de grain et les femmes auront trop de toile; si vous créez cet échange, alors les charpentiers et les charrons recevront de vous leur nourriture.』」

On peut voir par ces énoncés, comme mille et un autre, que les épreuves consistaient toujours à développer un lieu commun de morale pratique ou d'économie politique avec toutes les ressources d'une rhétorique raffinée. Si Max Weber avait lu ces sujets de dissertations, il n'aurait pas été surpris de la gestion des mandarins par «leur qualité littéraire」, car, ici, il ne s'agissait pas de la simple poésie ou prose.

Valoriser la vertu en même temps par les prix

Si de la Dynastie des Qin à la fin de celle des Tang, du 2e siècle avant J.-C. au début du 10e siècle, les gouvernements chinois préconisaient le confucianisme tout en laissant développer, dans une certaine mesure, d'autres idéologies, dont le taoïsme et le bouddhisme notamment, pour qu'ils constituent un mélange relativement harmonieux ayant naturellement le confucianisme comme noyau et axe, s'est vu surmonté en scène d'abord philosophique, ensuite morale et politique, dès le 10e siècle, début de la Dynastie des Song, jusque'à même la fin du 19e, Lixue que certains Occidentaux nomment le néo-confucianisme qui pousse à l'extrême la raison suprême qu'est la chose en soi a priori. Depuis, l'instruction, la moralité et la politique se trouvent plus nouées entre elles, et le prix de la vertu est utilisé comme mesure complémentaire, mais efficace et courante, de la diffusion de l'idéologie dominante en apparence, de la consolidation du pouvoir politique comme sous-entendu. Comme

¹ Jingbao, Journal officiel, 9 avril 1889.

l'empereur se croyait avoir le devoir de veiller sur l'âme aussi bien que sur le corps de ses sujets, soit être assumé de la tâche de les nourrir comme instruire, il les récompensait et châtiât comme des parents leurs enfants.

Les prix de vertu que décernait l'empereur consistaient tout d'abord dans l'expression pure et simple de son approbation rendue publique par des Paifang, sortes d'arcs de triomphe en forme de porte, composés essentiellement de deux piliers et d'un linteau droit sur lequel est placée la tablette conférée par l'empereur. Comme l'instruction et la vertu vont de pair, on ne serait pas surpris de voir que les éminents lettrés, titulaires de doctorat surtout, les trois premiers parmi eux en particulier, ont été les premiers jugés dignes d'être illustrés par ces arcs de triomphe. A côté de cette vertu future, vient la longévité, preuve de la vertu passée, et le patriarche de famille nombreuse et unie en aurait la même chance. Fidélité, libéralité, chasteté, piété filiale notamment, pouvaient être toutes la raison de construire un arc de triomphe. Quant à ceux qui ont eu de très grands exploits pour la société et la nation, un simple arc de triomphe ne suffisait pas, la récompense pourrait être des titres posthumes, notice dans les annales de la dynastie et enfin la construction d'un temple à leur mémoire qui les sacrifierait: le temple de Confucius qu'on trouve encore aujourd'hui dans toutes les villes chinoises, grandes ou petites, nous en donne un excellent exemple.

Conclusion

Le quasi-monopole du confucianisme pendant presque 20 siècles et une éducation à la fois moralisée et moralisante, politisée et politisante, tout en permettant à la Chine, très peuplée et très étendue, d'être unie depuis plus de deux mille ans, d'avoir une littérature fort influente, de léguer à la civilisation contemporaine un précieux héritage spirituel, présente pourtant des lacunes non négligeables qui sont entre autres le mépris de la science en général, de la technologie en particulier, malgré les quatre grandes découvertes antiques (boussole, papier, poudre explosif et art d'imprimer) ainsi que le manque d'esprit créateur d'où l'état statique puis arriéré de la Chine depuis plus de deux siècles pendant lesquels elle ne connaissait que misère, humiliation et défaite. La raisonnable attitude qu'on doit adopter est donc d'hériter l'essence de la tradition, et non sa forme, tout en la rapportant à la réalité actuelle.

Bibliographie

XU Shen:《Shuowenjiezi》 (premier dictionnaire chinois datant de l'an 121), Librairie de Chine, 1989.

LUO Guojie: 《La vertu traditionnelle de Chine》, Presse de l'Université du Peuple, 1995.

HU Shiqing:《L'histoire générale de la civilisation chinoise》, Presse de l'Université de Zhejiang, 1996.

Edouard CHAVANNES:《Quelques idées morales des Chinois》, extrait de l'*Asie Française*,1917.